

LETTRE DE M^{me} DE SÉVIGNÉ

*De Mme de Sévigné à Mme de Grignan
À Nantes, lundi au soir 27 mai 1680*

Le genre épistolaire

[Le Témoin gaulois](#)

Tout accès payant au site gratuit [Le Témoin gaulois](#) relève de l'escroquerie.

Sommaire

Lire ou relire le texte

De Mme De Sévigné à Mme de Grignan 4

Les mots 5

Pour mieux comprendre le texte

Approches internes

La composition 7

Le portrait de Charles de Sévigné

Les champs lexicaux

L'image de Mme de Sévigné 8

Approches externes : quelques pistes

La vie de Mme de Sévigné (1626-1696) 9

La correspondance

Les circonstances de la publication

La noblesse et l'argent au XVII^e siècle 10

Le sentiment de la nature au XVII^e siècle 11

Le genre épistolaire

Annexes

Annexe 1 : Contre les bûcherons de la forêt de Gastine 12

Annexe 2 : Le Songe d'un habitant du Mogol 14

Annexe 3 : Lettre au capitaine Butler 15

Travaux proposés

Travaux écrits 17

Groupement de textes

Notes 18

Problèmes de méthode 23

Lire ou relire le texte

De Mme de SÉVIGNÉ À Mme de GRIGNAN (extrait)

À Nantes, lundi au soir 27 mai 1680.

[...] Je fus hier au Buron^{*1}, j'en revins le soir ; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avait les plus vieux bois du monde ; mon fils*, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté ; tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles*, dont il n'eut pas un sou* un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, quoiqu'il eût renvoyé ses laquais et son cocher à Paris, et qu'il n'eût que le seul Larmechin* dans cette ville, où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître*, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter ; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre ; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie ; mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades* affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains* qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur* de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes* cris, les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur ; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde* ? Ce lieu était un *luogo d'incanto**, s'il en fut jamais : j'en revins donc toute triste ; le souper* que me donna le premier président* et sa femme ne fut point capable de me réjouir. [...]

¹ L'astérisque, dans ce texte, renvoie aux notes des deux pages suivantes

Les mots

Buron : Domaine situé à une dizaine de kilomètres de Nantes. En 1696, Charles de Sévigné l'évaluera à 100 000 livres, alors qu'elle lui en rapportait 3 800.

Mon fils : Charles de Sévigné (1648-1713) a hérité du caractère médiocre de son père, que la lettre décrit bien. Pourtant, il a toujours témoigné beaucoup d'attachement à sa mère. Il a servi dans les armées du roi et mené une vie très dissipée. En 1669, sa mère lui a acheté pour 75 000 livres la charge de guidon*² des gendarmes-Dauphin. En 1684, il épouse Marguerite de Mauron. Le couple n'aura pas d'enfant.

Pistoles : Au début du XVI^e siècle, on nomme ainsi, en France, un écu d'or espagnol, puis le mot désigne une valeur de dix livres ou dix francs. C'était une monnaie de compte, c'est-à-dire qu'il n'existait aucune pièce de cette valeur.

Sou : Du latin *solidus*, massif. Cette monnaie, « lourde » à son origine gallo-romaine, vaut cinq centimes à partir de la Révolution, et disparaît au milieu du vingtième siècle, victime de l'inflation. Mais ce mot, dans le registre familier, reste bien vivant : « avoir des sous ».

Larmechin : Valet de chambre de Charles.

Paraître : Sans en avoir l'apparence, sans que cela se remarque. Si les dépenses de Charles mettaient en valeur sa magnificence de grand seigneur, elles seraient plus excusables aux yeux de sa mère.

Dryades : Du grec Δρυάδες, *drûs*, chêne, ce mot est de la même famille que druide. Ce sont à l'origine trois nymphes des forêts, dans la mythologie grecque, puis des déesses liées au culte des arbres, réputées pour leur timidité.

Sylvains : Dieux des forêts, dans la mythologie latine.

L'horreur : Sens proche du latin *horror*, hérissement (qui fait dresser les cheveux sur la tête), frisson religieux. Sentiment de crainte religieuse mêlée d'admiration.

Funestes : « Empr. au lat. class. *funestus* « malheureux, dans le deuil »; « *funeste, sinistre, fatal* » (< *funus*, – eris « funérailles; mort ») (CRNTL) Qui cause ou annonce la mort. La chouette, symbole de sagesse chez les Anciens – c'est l'oiseau d'Athéna chez les Grecs, ou de Minerve chez les Latins – est aussi un oiseau de nuit au hullement sinistre, qui passait pour un oiseau de mauvaise augure : son cri annonçait la mort d'un proche.

Clorinde : Héroïne de *La Jérusalem délivrée* du Tasse* : cette guerrière, tuée en combat singulier par Tancredi, qui l'aime, est victime d'un charme et son âme est enfermée dans un cyprès que Tancredi frappe de son épée dans un mouvement de colère.

Luogo d'incanto : Lieu d'enchantement. Le Tasse parle d'un *incantato loco*, endroit enchanté.

² L'astérisque, dans la suite de cette fiche, renvoie aux notes des pages 17 et 18

Souper : Au XVII^e siècle, on déjeune le matin, on dîne à midi et on soupe le soir. Le français du Canada a conservé cette désignation des repas.

Premier président : La suite de la lettre donne au sujet de ce couple quelques détails piquants : « *Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président ; [...] c'est un jeune homme de vingt-sept ans, [...] que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un magistrat ; cependant il l'est devenu par son crédit, et, moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie souveraine, qui est la chambre des comptes de Nantes : il a de plus épousé une fille que je connais fort, que j'ai vue pendant cinq semaines tous les jours aux états de Vitré ; de sorte que ce premier président et cette première présidente sont pour moi un jeune petit garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont revenus pour moi de la campagne, où ils étaient ; ils ne me quittent point.* »

Approches internes

La composition

On se gardera d'oublier que ce texte n'est qu'un extrait qui représente moins du tiers de la lettre adressée à Mme de Grignan le 27 mai. Après avoir annoncé son départ imminent pour Les Rochers, un petit château du XV^e siècle, près de Vitré, en Bretagne, où elle séjournait souvent, Mme de Sévigné s'inquiète de la santé de sa fille, puis d'une brouille de celle-ci avec une amie, « Montgobert », puis elle précise ses arrangements de voyage. Après le présent extrait, la lettre se poursuit comme une conversation à bâtons rompus, avec toute la liberté qu'autorise le genre épistolaire, « *et surtout aujourd'hui que j'écris comme Arlequin**, qui répond devant que d'avoir reçu la lettre ».

Mais l'extrait retenu ici présente une très simple architecture :

- de « *Je fus hier au Baron* » à « un creuset où l'argent se fond. » : les méfaits de Charles, un mot d'excuse servant de transition : « *Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci.* »
- dans la seconde partie, de « *Toutes ces dryades* » à la fin, ce sont les plaintes des habitants des bois, et le chagrin de Mme de Sévigné qui s'expriment, tandis que « *le souper que me donna le premier président* » prépare le passage à un portrait divertissant.

Les champs lexicaux

Trois champs lexicaux assez équilibrés, mais où l'argent domine, donnent le ton à ce texte :

Nature : terre, bois, bouquet, dryades, sylvains, corbeaux, bois, chouettes, chênes

On ne trouvera pas de vraie description dans cette lettre, qui va à l'essentiel et se contente de caractériser d'un mot quelques-uns des éléments énumérés : ces bois étaient « *les plus vieux du monde* », le « *petit bouquet [...] faisait une assez grande beauté* » – on se garde de toute exagération – puis on passe à des figures qui peuvent aujourd'hui paraître bien conventionnelles – dryades, sylvains, corbeaux et chouettes – mais les deux premières appartiennent, comme Clorinde, à la culture de l'époque, et parmi les habitants des bois ne sont retenus que des oiseaux de malheur, qui n'évoquent que le deuil et la tristesse.

Il n'y a donc aucune raison de mettre en doute l'affliction de la scriptrice, exprimée par un champ lexical non moins riche :

Désolation : pleurer, dégradation, coups de cognée, pitoyable, affligées, funestes, malheurs, plaintes, triste

Nul doute que le chagrin de Mme de Sévigné soit très réel, et que la « dégradation » d'un paysage qu'elle aime soit la première source de son chagrin.

Mais si la première réaction de Mme de Sévigné est provoquée par la blessure infligée à une terre qu'elle aime, elle passe bien vite à la colère contre l'auteur de ce désastre. C'est un troisième champ lexical qui apparaît, le plus important, qui révèle ce qui fut pour elle un souci permanent.

Argent : vendre, rapporté, quatre cents pistoles, sou, coûté, dépenser, perdre, jouer, payer, s'acquitter, argent, creuset, argent

Le portrait de Charles de Sévigné

S'agissant d'une lettre adressée à sa fille, l'unique expression qui désigne Charles de Sévigné – « mon fils » – est peut-être révélatrice : Mme de Sévigné assume ses responsabilités de mère mais il n'y a pour elle aucune commune mesure entre se deux enfants, elle marque bien, en tous cas, que Mme de Grignan n'a aucune part dans ses reproches, en évitant de le désigner comme « *notre frère* », et en s'excusant de l'entretenir de ses chagrins : « *Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci.* »

Le portrait lui-même est celui d'un grand seigneur qui voyage (le mot revient deux fois), accompagné de domestiques (cocher, laquais, valet de chambre) même s'il a « renvoyé à Paris » les premiers, prodigue « *en paix comme en guerre* » alors que la paix pourrait être l'occasion de se refaire, après les dépenses considérables qu'entraîne, comme c'est la règle, le service du roi mais, et c'est là que le bât blesse, dépensant de manière basse, sans en tirer le moindre éclat ou le moindre prestige. Les mots sont très durs : il « *trouve l'invention* », « *un abîme* », « *un creuset* », « *aucune fantaisie* », « *sans* » (trois fois) en font un personnage creux, négatif et terne.

On sait pourtant que Charles fut un fils aimant et un frère dévoué, qu'il a porté secours à sa sœur quand il a pu et qui a accepté sans broncher de payer ses frasques en prenant les dettes de sa mère quand, sur la fin de sa vie, elle fit le partage de sa fortune très mal en point et qu'il prit même la peine, sur la fin de sa vie, de faire un inventaire de ses terres afin d'en faciliter la vente à Mme de Grignan, qui serait son héritière. On ne trouve non plus aucune trace de jalousie vis-à-vis d'elle, alors qu'ils furent toujours traités de façon très inégale. Mais l'heure est à la colère, et rien en lui ne trouve grâce aux yeux de sa mère.

L'image de Mme de Sévigné

Si la sincérité de l'auteur ne fait pas de doute, il n'en est pas moins vrai que Mme de Sévigné, qui s'adresse avant tout à sa fille, sait que sa lettre sera lue et commentée, au moins dans le cercle restreint des Grignan. Elle apporte donc un grand soin à l'élaboration de sa propre image, celle d'une grande dame sensible à la beauté mais aussi au malheur (« *tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur* »), soucieuse de ne pas importuner (« *il faut que vous essuyiez tout ceci.* ») et cultivée, capable de se référer aux anciens (les dryades* et les « *vieux sylvains* ») comme aux modernes (Le Tasse*), et que le chagrin n'empêche pas d'exercer son esprit dans le bref et cruel portrait de son fils.

Approches externes : quelques pistes

La vie de Mme de Sévigné (1626-1696)

Marie de Rabutin-Chantal, petite-fille de la future sainte Jeanne de Chantal, qui a fondé l'ordre de la Visitation avec François de Sales, et fille de Celse Bénigne de Rabutin, baron de Chantal et de Marie de Coulanges, est née Place Royale (l'actuelle place des Vosges), à Paris. Son père est tué à la guerre, l'année suivante, et elle reçoit comme tuteur son grand-père. Elle perdra sa mère à l'âge de sept ans, en 1633, et trois ans plus tard son grand-père. En 1637, on la confie à un nouveau tuteur, Philippe de Coulanges, son oncle maternel, qui l'élèvera chez lui, tandis qu'un autre oncle, l'abbé Christophe de Coulanges, « *le bien bon* », se charge de lui donner une excellente éducation, comportant l'étude de l'italien (qu'elle maîtrisera) ainsi que de l'espagnol et du latin. Bien qu'orpheline, la petite Marie a donc connu, dans la famille de sa mère, une enfance heureuse.

En 1644, Marie de Rabutin-Chantal épouse un gentilhomme de bonne noblesse bretonne, Henri de Sévigné, parent du cardinal de Retz*. Monsieur de Sévigné n'était pourtant que gentilhomme banneret, c'est-à-dire habilité à porter bannière, à lever des troupes. Les titres de « marquis » et « marquise » ne sont, en ce qui les concerne, que des « titres de courtoisie » que se donnaient les gens du monde, comme dans les comédies de Molière. Son mari, dépensier et volage, est tué en 1651 en duel par le chevalier d'Albret pour les beaux yeux de sa maîtresse. La jeune veuve (elle a à vingt-cinq ans), échaudée, ne se remariera pas, tout en menant une vie mondaine et en faisant sa cour à Versailles, avec de fréquents séjours à la campagne à la fois par goût et pour faire des économies, son mari ayant fort entamé sa fortune. De son bref mariage sont nés Françoise-Marguerite (1646) et Charles (1648).

Présentée en 1663 à la cour, où elle dansera plusieurs ballets, sa fille Françoise-Marguerite épouse en 1669 François de Grignan, que le roi nomme lieutenant-général au gouvernement de Provence. Il s'ensuit à partir de 1671 une séparation (interrompue toutefois par de nombreux séjours de sa fille à Paris : 1674, 1676, 1677, 1680-1688, 1691-1694), que Mme de Sévigné ressent douloureusement, et compense par une correspondance assidue et plusieurs visites (1672, 1690, 1694) malgré la lenteur et les fatigues d'un tel voyage à cette époque. C'est à Grignan qu'elle meurt le 17 avril 1696.

La correspondance

Si les lettres à Mme de Grignan représentent la partie la plus grande de son œuvre (764 sur 1120), la première lettre qu'elle lui a écrite (1^{er} juin 1669, à Livry) est la quatre-vingt-quinzième et la seconde (2 février 1671) la cent trentième de celles qui nous sont parvenues. Parmi ses premiers correspondants, c'est le nom de son cousin Bussy-Rabutin* qui revient le plus souvent (on a conservé 126 lettres qui lui sont destinées) et 220 sont adressées à 29 autres destinataires : autres parents comme son gendre le comte de Grignan, son cousin « *le petit Coulanges* »,* gens de lettres comme Ménage* (qui ne fut pas son précepteur, en dépit d'une légende tenace), Chapelain*, Mme de La Fayette*, hommes politiques comme Pomponne* que leur amitié avec Fouquet* rapproche, son voisin le comte de Guitaut*, qui la recevait dans son château d'Époisses, etc.

Les circonstances de la publication

Mme de Sévigné n'a jamais envisagé de publier ses *Lettres*, destinées à des proches et au cercle de leurs amis. Elle se montra même fort alarmée par la communication au roi de quelques-unes d'entre elles par Bussy-Rabutin*. L'écriture était pour elle affaire privée ou mondaine mais, comme son amie Mme de La Fayette, elle jugeait probablement qu'il ne sied pas à une grande dame de faire une

carrière littéraire. Leur publication n'est donc intervenue que bien après sa mort, en 1725 d'abord (28 lettres ou extraits) sous le titre : *Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme la comtesse de Grignan, sa fille, qui contiennent beaucoup de particularités sur l'Histoire de Louis XIV**, publiées à Rouen d'après un manuscrit ayant appartenu à Bussy-Rabutin et probablement transmis à l'éditeur Thieriot par son fils, l'évêque de Luçon, Michel Celse.

Sa petite fille, Pauline de Grignan (1676-1737, marquise de Simiane, décide alors de procéder à une publication officielle, qu'elle confie à un éditeur d'Aix-en-Provence, Perrin, et qui se fera en deux temps : 1734-1737 (614 lettres) et 1754 (772) autres. Malheureusement, la petite-fille ajoute au jansénisme de sa grand-mère un esprit étroit et prude, si bien qu'elle n'hésite pas à détruire toutes les lettres de Mme de Grignan et, après utilisation, la plupart des autographes de sa grand-mère, éliminant celles qu'elle juge trop lestes ou mal écrites, d'autres étant réécrites ou remaniées suivant ses indications.

Une quatrième édition par Charles Capmas paraît enfin en 1876, après la découverte qu'il a faite en 1873, chez un antiquaire, d'un lot de copies manuscrites d'après les autographes, restituant la moitié des lettres adressées à Mme de Grignan.

La lettre du 27 mai 1680 provient du manuscrit retrouvé en 1873 et établi par Amé-Nicolas de Bussy entre 1715 et 1719. Elle figure aussi dans l'édition Perrin (1734-1737).

La noblesse et l'argent au XVII^e siècle

La vieille noblesse est, au XVII^e siècle, très appauvrie.

En premier lieu, les droits féodaux, fixés au Moyen Âge, ont un rendement souvent dérisoire, comme certaines propriétés de M. de Sévigné : « *Le 16 mars 1667, par exemple, Perrine André, de la Paslonnaye, reconnut être « hommense » de Marie de Rabutin-Chantal et lui devoir deux tiers de boisseau [soit environ 8,5 litres] d'avoine et un tiers de poule ; le 30 mars, Jacques Darval s'avoua redevable de quatre boisseaux et de trois quarts de poule. La perception de toutes ces denrées devait être laborieuse* » L'excellent site <http://www.infobretagne.com/sevigne.htm> auquel est empruntée cette citation montre bien quels furent les soucis d'argent de Mme de Sévigné, et quels talents d'administratrice elle déploya pour rétablir sa fortune fort compromise par son mari.

En second lieu, si les nobles ne paient pas d'impôts, sinon « l'impôt du sang » », c'est-à-dire le métier des armes, celui-ci leur coûte fort cher, car ils doivent payer leur équipement et leur vêtement. L'uniforme ne sera généralisé qu'à partir de 1680 dans l'armée française ; somptueux, il reviendra fort cher aux officiers comme en témoigne George Sand, sous l'Empire et au-delà, dans *Histoire de ma vie*. Au temps de Mme de Sévigné, ils doivent de surcroît acheter fort cher au roi leurs offices, c'est-à-dire leurs grades : Mme de Sévigné ne pourra offrir que le plus petit grade d'officier (guidon) à son fils, et il lui coûtera 73 000 livres. S'ils se tournent vers la magistrature, plus rentable, il en va de même : on apprend dans cette lettre que la charge de premier président de la cour des comptes de Bretagne revient à 40 000 livres.

Enfin, Louis XIV* donne le coup de grâce à la noblesse en l'habituant à mener grand train à la cour où elle achève de se ruiner, dépendant de plus en plus des pensions que le roi veut bien octroyer à ses courtisans.

La manière la plus simple de rétablir ses finances est de faire épouser à un fils portant un nom illustre une femme apportant une riche dot : Mme de Grignan n'agira pas autrement quand elle mariera le petit-fils de Mme de Sévigné à une dot de 400 000 livres. On connaît son mot : « *Il faut bien quelquefois fumer ses terres* », oubliant que sa propre grand-mère, Marie de Coulanges, issue de financiers enrichis dans la perception de la gabelle, avait « *fumé les terres* » de son grand-père, Celse Bénigne de Rabutin-Chantal, et sa mère celles de M. de Sévigné !

Le sentiment de la nature au XVII^e siècle

Contrairement à une opinion longtemps répandue, le sentiment de la nature est très souvent exprimé au XVII^e siècle, même si c'est beaucoup plus discrètement et d'une autre manière que plus tard chez Jean-Jacques Rousseau* et les romantiques. Voir le site :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1954_num_6_1_2042 qui reproduit un excellent texte d'Antoine Adam (1953) sur le sujet. L'auteur y note qu'à une époque où les villes sont fort petites et où les écrivains vivent sur leurs terres autant qu'à la ville, comme Mme de Sévigné, moitié par goût, moitié par nécessité, la nature est le décor quotidien. Il montre aussi comment la poésie française, après 1755, abandonne la description de la nature et comment, après s'être réfugié dans le roman, ce sentiment semble disparaître dans les vingt dernières années du siècle. Pourtant, il est encore exprimé chez Mme de Sévigné et chez La Fontaine jusqu'à sa dernière édition des *Fables* (Livre XII, 1693) : le poète a opéré un véritable détournement du genre dans *Le Songe d'un habitant du Mogol* (XI,4 – annexe 3) où l'apologue* n'est plus qu'un prétexte assez incohérent et négligé au profit d'un long développement lyrique, interdit en principe en un temps où « le Moi est haïssable » mais peut s'exprimer encore dans des genres « mineurs » comme celui qu'il cultive et les lettres de Mme de Sévigné.

Le genre épistolaire

L'échange de lettres, nécessité par l'éloignement physique, est aussi vieux que l'écriture, et entre en littérature dès l'Antiquité sans que l'on sache toujours, comme dans les *Lettres à Lucilius* de Sénèque*, s'il ne s'agit pas de fiction, ce qui ne fait bien sûr aucun doute dans les romans comme *la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau* ou *Les Lettres de deux jeunes mariées* d'Honoré de Balzac*. La *Lettre sur les occupations de l'Académie*, bien qu'adressée par Fénelon* au secrétaire perpétuel de cette institution, est un traité, *Les Provinciales* de Pascal* sont un pamphlet contre les jésuites*, La *Lettre sur les spectacles*, de Rousseau*, est une réponse polémique à l'article *Genève* rédigé par d'Alembert* pour l'*Encyclopédie*.

Ce genre se développe beaucoup au XVII^e siècle avec les progrès simultanés de la poste et de la vie mondaine, et les dames s'y distinguent particulièrement. On se reportera au site <http://lettresplus.e-monsite.com/pages/xviiie-siecle/le-genre-epistolaire.html>.

Bien vivant jusqu'au XX^e siècle, où l'on a publié systématiquement les *Correspondances* de grands écrivains, ce genre a un avenir bien incertain en ce début de XXI^e siècle, avec la numérisation de l'écrit. Il est probablement appelé, comme l'écrit en général, à trouver de nouvelles formes adaptées aux nouveaux supports.

Annexes

Annexe 1 : Contre les bûcherons de la forêt de Gastine

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas :
Ne vois-tu pas le sang le quel dégoute à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer des Déesses ?
Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.
Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette.
Tout deviendra muet, Echo sera sans voix ;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue.
Tu perdras le silence, et haletants d'effroi
Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.
Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner ;
Où premier, admirant ma belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta.
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées.
Maintenant le dédain des passants altérés,
Qui, brûlés en l'été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
Accusent tes meurtriers et leur disent injures.
Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens.
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître,
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
Ô dieux, que véritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira !
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne ;
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

Pierre de Ronsard (*Élégies*, XXIV)

Annexe 2 : *Le Songe d'un habitant du Mogol*

Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir
Aux champs Elysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée ;
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire ;
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce Vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet Ermite aux Vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieus
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie⁽⁵⁾ ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris ;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

La Fontaine (*Fables*, XI, 4)

Annexe 3 : Lettre au capitaine Butler

Hauteville House, 25 novembre 1861

Vous me demandez mon avis, monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment ; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde ; cette merveille s'appelait le Palais d'été. L'art a deux principes, l'Idée qui produit l'art européen, et la Chimère qui produit l'art oriental. Le Palais d'été était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre rare et unique ; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle.

Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'été. Bâissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze, de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-le ici sanctuaire, là harem, là citadelle, mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, faites construire par des architectes qui soient des poètes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le lent travail de deux générations. Cet édifice, qui avait l'énormité d'une ville, avait été bâti par les siècles, pour qui ? pour les peuples. Car ce que fait le temps appartient à l'homme. Les artistes, les poètes, les philosophes, connaissaient le Palais d'été ; Voltaire en parle. On disait : le Parthénon en Grèce, les Pyramides en Egypte, le Colisée à Rome, Notre-Dame à Paris, le Palais d'été en Orient. Si on ne le voyait pas, on le rêvait. C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule, comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît. Une dévastation en grand du Palais d'été s'est faite de compte à demi entre les deux vainqueurs. On voit mêlé à tout cela le nom d'Elgin, qui a la propriété fatale de rappeler le Parthénon. Ce qu'on avait fait au Parthénon, on l'a fait au Palais d'été, plus complètement et mieux, de manière à ne rien laisser. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce splendide et formidable musée de l'Orient. Il n'y avait pas seulement là des chefs-d'œuvre d'art, il y avait un entassement d'orfèvreries. Grand exploit, bonne aubaine. L'un des deux vainqueurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres ; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux bandits.

Nous, Européens, nous sommes les civilisés, et pour nous, les Chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. Mais je proteste, et je vous remercie de m'en donner l'occasion ; les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés ; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

L'empire français a empoché la moitié de cette victoire et il étale aujourd'hui avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'été.

J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un vol et deux voleurs, je le constate.
Telle est, monsieur, la quantité d'approbation que je donne à l'expédition de Chine.

Victor Hugo

Travaux proposés

Travaux écrits

1. Mme de Grignan a communiqué à son frère, Charles de Sévigné, la lettre de leur mère ; rédigez sa réponse à cette dernière.
2. On évoque souvent, à propos de la lettre du 27 mai 1680, le texte de Ronsard qui figure en annexe 1. Pourquoi ? Est-ce justifié ?

Groupement de textes (emprunté à A-M Le Corguillé)

Le style épistolaire

- Lettre du 27 mai 1680 (Mme de Sévigné)
- Lettre V. Dernière page : « *Je demeure d'accord que vous avez de grands avantages...* » (Guillerague, *Lettres d'une religieuse portugaise*)
- Lettre 152 : La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont : « *Voyons : de quoi s'agit-il tant ?... n'a pas nui au mien.* » (Laclos, *Les Liaisons dangereuses*)
- Lettre 55 : « *Rica à Ibben à Smyrne* » *Lettres persanes* (Montesquieu)
- *Lettre au capitaine Butler* (Victor Hugo, Annexe 3)

Axes de lecture

La variété des tons par la composition, le lexique, le rythme, la psychologie, le message...

Notes

Alembert (Jean le Rond d', 1717-1783) : mathématicien et philosophe, il a participé à la rédaction de *l'Encyclopédie*.

Apologue : petit récit destiné à illustrer une règle de morale ; la « moralité » est généralement énoncée clairement, au début ou à la fin du texte.

Arlequin : ou Trivelin, comme Mme de Sévigné écrivait en 1675 ? De toutes façons, il s'agit de deux personnages de la *commedia dell'arte*. (comédie populaire italienne, jouée par des troupes de comédiens professionnels – *dell'arte* – par opposition à la *commedia sostenuta* – soutenue – genre savant joué par des amateurs lettrés. Ce sont deux valets bouffons et astucieux, portant le même costume fait de cent pièces de couleurs différentes cousues ensemble et le même masque, ce qui rend la confusion très pardonnable.

Balzac (Honoré de, 1799-1850) : Honoré Balssa est né à Tours. Il décida d'écrire dès l'âge de vingt ans, mais ses premiers textes n'eurent pas de succès et il tenta de se lancer dans les affaires où il ne réussit pas mieux.

Comme en 1829 il est couvert de dettes, il revient à la littérature et édite *Les Chouans*. Sa prise de position monarchiste lui ouvre les salons aristocratiques de Mme de Berny et de la duchesse d'Abrantès. En 1833 ce sont *Le Médecin de campagne* et *Eugénie Grandet*, puis en 1834 *Le Père Goriot*. Viennent ensuite *Le Lys dans la vallée* (1835), *Les Illusions perdues* (1837-1843), *La Cousine Bette* (1846), *Le Cousin Pons* (1847) parmi ses œuvres les plus célèbres.

Dès 1835, il envisage une organisation synthétique de son œuvre : certains personnages réapparaîtront d'un livre à l'autre, et les romans classés en *Études de mœurs*, *Études philosophiques* et *Études analytiques*, traiteront de toutes les classes sociales. En 1842, il donnera à son œuvre le titre de *La Comédie humaine*.

Il mourut à Paris, le cœur usé par un travail acharné qui occupait ses nuits, tandis qu'il consacrait sa journée aux mondanités et aux plaisirs d'un bon vivant.

Benserade (Isaac de, 1613-1691) : poète de cour, auteur de tragédies, de comédies et de ballets.

BussyRabutin (Roger, comte de 1618-1693) : cousin de Madame de Sévigné, premier capitaine à seize ans dans le régiment de son père qui le lui donne l'année suivante (1634), il fait carrière dans les armées du roi. Imprudent, médisant et vindicatif (il se brouillera longuement avec Mme de Sévigné qui lui a refusé 1000 pistoles* et lui jouera un mauvais tour en communiquant au roi quelques-unes de ses lettres), il connaît la Bastille puis l'exil sur ses terres de Bourgogne et ne rentre en grâce auprès du roi, dont il a partagé puis révélé les frasques de jeune homme, qu'à la fin de sa vie.

Chapelain (Jean, 1595-1674) : Poète et critique littéraire français, membre de l'Académie française, chargé de distribuer les faveurs royales aux écrivains, il jouissait alors d'une grande notoriété.

Coulanges (Philippe-Emmanuel, comte de, 1633-1716) : ce cousin de Mme de Sévigné, bon vivant dénué d'ambition, est l'auteur d'un *Recueil de chansons* qu'il a publiées en 1698 et de *Mémoires* publiés en 1820, suivis de lettres de son illustre cousine.

Fénelon (François de Salignac de la MotheFénelon, (1651-1715)) : cadet d'une famille noble qui a donné plusieurs évêques de Sarlat, nommé en 1689 précepteur du duc de Bourgogne, il écrit à son intention ses *Aventures de Télémaque* (1699), dont les critiques à l'égard du pouvoir entraînent sa disgrâce. Condamné par l'Église pour ses *Maximes des saints* (1697), il se soumet et se retire à Cambrai, dont il est archevêque depuis 1695.)

Fouquet (Nicolas, 1615-1680) : Surintendant des Finances, ce fut un protecteur des gens de lettres (Molière et La Fontaine en particulier).

Colbert ayant dénoncé l'usage qu'il faisait de ses fonctions pour s'enrichir, il eut la maladresse d'humilier le jeune roi, Louis XIV*, en l'invitant à l'inauguration du palais magnifique qu'il avait fait bâtir à Vaux (1661).

Condamné à la confiscation de ses biens et à l'exil, après un procès long et inique, Fouquet vit sa peine commuée par le roi en réclusion à perpétuité, et mourut après seize ans de détention dans la forteresse de Pignerol.

L'opinion l'avait soutenu, et ses amis, parmi lesquels Mme de Sévigné et La Fontaine, lui restèrent fidèles dans son malheur.

Guidon : officier porte-étendard « *Il y a trois officiers dans les gendarmes de la garde avec le titre de guidon; ils sont après les enseignes: il n'y a qu'un officier avec ce titre dans chaque compagnie de gendarmes; c'est le dernier des grands officiers.* » (*L'Encyclopédie*)

Jansénisme : La ContreRéforme, menée par Rome, insistait, contre l'opinion de Calvin, sur l'importance des sacrements, de la prière et des œuvres pour obtenir le salut, c'est-à-dire pour accéder au paradis après la mort.

L'évêque d'Ypres Cornelius Jansen (dit Jansénius) réagit dans un traité posthume, *L'Augustinus* (1640), où il soutient, en s'appuyant sur Saint Augustin, que la Grâce, c'est-à-dire l'aide nécessaire pour accomplir son salut, est accordée par Dieu seulement à certains, et non à tous.

Les jansénistes ayant converti à leur doctrine les religieuses de l'abbaye de PortRoyal, près de Chevreuse, fondèrent dans la même région les Petites écoles, qui connurent une grande vogue, et dont Racine fut l'élève le plus fameux.

Après de longues polémiques, le jansénisme, qui a exercé une grande influence sur les lettres françaises (voir Pascal*) sera condamné par le pape en 1713, mais il ne s'éteindra qu'avec la Révolution.

Jésuites : La Compagnie de Jésus a été fondée en 1540 par un ancien soldat espagnol, Ignace de Loyola (1491-1556).

C'est un ordre religieux missionnaire et militant. Les jésuites font les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ils y ajoutent l'obéissance absolue au pape.

Leur mission fut d'abord de lutter, par la prédication et l'éducation des princes, contre la Réforme protestante, ce qu'ils firent avec succès en Pologne, en Allemagne du sud, en Italie et en France. Ils participèrent également à l'évangélisation des Indiens d'Amérique, prenant leur défense contre les exactions des colons et tentant même d'organiser les Guaranis du Paraguay en une sorte de république communautaire. Ils tentèrent également de convertir la Chine.

En France, ils combattirent avec acharnement le jansénisme* et les tendances « gallicanes » (c'est-à-dire « gauloises », nationalistes, opposées à la toute-puissance du pape) de l'Église de France. Leur puissance, leur influence plus ou moins souterraine dans les cours d'Europe, leur dévouement à la papauté, au mépris des nationalismes naissants, la défense des indigènes, certaines méthodes aussi, leur

valurent des haines implacables. Combattus à la fois par les parlements, par les philosophes, les jansénistes et l'Université, ils furent chassés de France en 1762. Bientôt de retour, ils devaient être encore expulsés, pour quelques années, en 1880 et en 1901.

Les collèges des jésuites des XVII^e et XVIII^e siècles ont été à l'origine de l'enseignement secondaire français, qui en conserve encore l'empreinte.

La Fayette (Madame de, 1634-1693) : Le père de Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, écuyer du roi, étant mort en 1649, sa mère se remarie l'année suivante avec le chevalier Renaud de Sévigné, oncle du mari de Mme de Sévigné. Les deux femmes seront de grandes amies toute leur vie.

À vingt-et-un ans, elle épouse à Paris, le comte François de La Fayette, âgé de 38 ans. Il s'agit d'un mariage de convenance, où la famille obscure de la jeune fille apporte une riche dot à un seigneur de la haute noblesse désargenté. Les deux époux vivront en bonne intelligence, lui sur ses terres d'Auvergne, tandis qu'elle mène à Paris une vie mondaine, fréquentant les salons littéraires et publiant des romans qui obtiennent un grand succès à la cour : *La Princesse de Montpensier*, sous le nom de son ami Segrais (1662) comme *Zaïde* (1670), écrite avec lui et son ami La Rochefoucauld et en 1678 son chef-d'œuvre *La Princesse de Clèves* qui ne paraîtra sous son nom qu'en 1780 et dont le sujet n'est pas sans rapport avec sa propre vie.

Louis XIV (1638-1715) : Roi de France à partir de 1643, il prend les affaires en main en 1660, après la régence de sa mère, Anne d'Autriche.

Son règne est marqué, à l'extérieur, par des guerres incessantes qui agrandissent le royaume de plusieurs provinces (Artois et Roussillon – 1659, Flandres – 1668, Franche-Comté – 1678), portent sur le trône d'Espagne son petit-fils Philippe, mais finissent par mettre à mal ses finances.

Sur le plan économique, sous l'impulsion de son ministre Colbert, le commerce et l'industrie sont encouragés et étroitement dirigés, enfin l'agriculture est protégée.

La même volonté de tout régenter conduira Louis XIV, sur la fin de son règne, à une intolérance croissante : persécution des jansénistes et des protestants : la Révocation de l'Édit de Nantes (1685) est suivie de persécutions et de l'exil des victimes vers l'Angleterre, les Pays-Bas, et la Prusse, où elles feront la fortune de Berlin.

Mais le règne de Louis XIV marque surtout l'apogée de la monarchie française : il poursuit la centralisation entreprise de longue date par ses prédécesseurs, utilise la cour, et les honneurs et pensions qu'elle dispense, comme un moyen de domestiquer la noblesse, et réduit à l'obéissance les parlements de Paris et de province.

Enfin la puissance française s'affirme aussi dans le domaine des arts et des lettres, que Louis XIV protège.

Pascal (Blaise, 1626-1662) : Esprit scientifique et précoce, il a démontré la pesanteur de l'air, inventé la machine à calculer et ouvert la voie au calcul des probabilités. Homme de Lettres et janséniste*, il a écrit un pamphlet retentissant contre, les jésuites*, ses adversaires, les *Lettres provinciales* (1656-1657) et laissé des manuscrits réunis par ses amis sous le titre de *Pensées*, où il développe sa pensée dans le domaine religieux.

Pomponne (Simon Arnauld, seigneur de, 1618-1699) : Il fit une carrière d'ambassadeur, secrétaire d'État des Affaires étrangères et ministre d'État, malgré une disgrâce temporaire due à l'amitié de Fouquet. Il appartient, comme Mme de Sévigné et La Rochefoucauld, au cercle des sympathisants du jansénisme.

Préciosité : Les mots précieux, précieuse, ont pris vers 1655 un sens nouveau, qui renvoie aux goûts de la préciosité. Il s'agit d'un mouvement que nous qualifierions aujourd'hui de « féministe », né dans le milieu aristocratique français, aux alentours de 1650.

Ses têtes de file sont des femmes, comme la Grande Mademoiselle (cousine de Louis XIV*), Mlle de Scudéry*, qui s'insurgent contre l'institution du mariage, élaborent à propos de l'amour des théories très exigeantes, et entreprennent de civiliser, dans leurs salons, leurs grossiers compagnons. Elles sont soutenues par des auteurs comme Ménage, Benserade, Voiture*, etc.

Sur le plan littéraire, le mouvement, qui s'inscrit dans un cadre européen plus vaste – goût des « concetti », ou traits d'esprit en Italie, gongorisme en Espagne, euphuisme en Angleterre... – privilégie le raffinement, l'ingéniosité, l'originalité.

Retz (cardinal de, 1613-1679) : Jean-François Paul de Gondi, entré dans l'Église sans vocation, pour succéder à son oncle, archevêque de Paris, dévoré d'ambition et fort intrigant, il prit une part active aux troubles de la Fronde qui opposèrent le Parlement de Paris puis les nobles à la Régente Anne d'Autriche, mère de Louis XIV*, servant et trahissant chaque parti au gré de ses intérêts. Tombé en disgrâce, il rédigea des *Mémoires*, ouvrage remarquable.

Rousseau Jean-Jacques :

La vie

Jean-Jacques Rousseau est né à Genève en 1712 d'une famille d'artisans protestants : il perdit sa mère à la naissance, fut élevé par son père, essaya plusieurs métiers, s'enfuit de Genève, fut recueilli par Mme de Warens, fut envoyé à Turin pour sa conversion au catholicisme, vécut avec sa protectrice, la quitta, devint laquais, gagna Paris, recopia de la musique, composa un opéra, rencontra Diderot, et avec ses encouragements devint écrivain, fut l'hôte de divers grands seigneurs, connut des brouilles avec ses amis philosophes, s'exila en Suisse, en fut chassé, revint en Angleterre et finit ses jours à Ermenonville où il mourut en 1778.

L'œuvre

Cette vie instable, pauvre, difficile, fut très féconde :

- *Discours sur les sciences et les arts* (1750)
- *Discours sur l'inégalité* (1755)
- *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758)
- *La nouvelle Héloïse* (1761)
- *Le Contrat social* (1762)
- *Émile* (1762)
- *Lettres à M. de Malesherbes* (1762)
- *Confessions* (publiées après sa mort)
- *Dialogues* (1776)
- *Les Réveries du promeneur solitaire* (1778)

Le novateur

Original, non-conformiste et novateur, Jean-Jacques échappa aux modes du temps; il refusa les dogmes religieux et prit aussi ses distances vis-à-vis des Philosophes : il ne se rallia ni à l'athéisme (rare au XVIII^e siècle, ni à leur culte de la vie en société, de l'esprit, du plaisir, de la culture, du progrès, de la monarchie parlementaire à l'anglaise. Il mit à la mode la campagne et la montagne, le silence de la nature et la vie frugale, une conception nouvelle de l'éducation, le goût d'un système républicain où les privilèges fussent abolis. Il fut aussi un grand musicien de la prose, qui ne voulait pas sacrifier l'affectif au rationnel.

Scudéry (Madeleine de, 1607-1701) : elle fut l'auteur de romans précieux* qui connurent une grande vogue, comme *Artamène ou Le Grand Cyrus* (1649-1653), *Clélie*...

Sénèque (Lucius Annaeus Seneca, 4 avant notre ère-65) : Philosophe et homme d'état romain, né à Cordoue, il s'opposa aux débordements de Néron, son ancien élève, et dut s'ouvrir les veines sur l'ordre de l'empereur. Il écrivit des tragédies et des réflexions morales empreintes de stoïcisme : « *Supporte et abstiens-toi* ».

- *De la Clémence*
- *Des Bienfaits*
- *Du Bonheur*
- *Lettres à Lucilius*
- *Oedipe*
- *Phèdre*

Tasso (Torquato, « le Tasse », 1544-1595) : poète italien, auteur de *La Gerusalemme liberata* (*La Jérusalem délivrée*, ou *Jérusalem libérée*, 1580), description romanesque du siège de Jérusalem à la fin de la Première Croisade. Poète de cour (Ferrare) fort peu courtisan, il fut considéré de son vivant et durant trois siècles comme le « Roi des poètes ».

Voiture (Vincent, 1597-1648) : auteur de lettres et de poésies.

Problèmes de méthode

1. L'importance du non-dit

N'importe quel texte, surtout littéraire, contient beaucoup de non-dit : d'abord parce que, lorsque l'on écrit, on se réfère implicitement à une foule d'opinions, de croyances et de connaissances qui sont celles de son temps et qui paraissent aller de soi à l'auteur et à son premier public ; ensuite parce que l'auteur n'est pas nécessairement conscient de tout ce à quoi il renvoie ; enfin parce que trop d'explications alourdiraient beaucoup le texte et ralentiraient son allure, ce qu'on ne peut se permettre – jusqu'à un certain point – que dans le genre didactique.

À l'implicité appartiennent notamment, dans cet extrait, les références à la mythologie gréco-romaine et à la *Jérusalem délivrée*, qui sont connues de toute personne cultivée de ce temps ; et si Mme de Sévigné était bien consciente des problèmes d'argent auxquels elle a dû faire face toute sa vie, il est peu probable que ces difficultés lui soient apparues comme un signe parmi d'autres du déclin inéluctable d'une caste à laquelle elle était fière d'appartenir ; enfin et surtout, les circonstances dans lesquelles elle écrit et le public auquel elle s'adresse (tout ce qui permet à l'école de parler d'un « genre épistolaire ») exigent beaucoup de vivacité et de légèreté : on ne s'appesantit sur rien dans ce genre de lettre. Expliquer signifiant, étymologiquement, déplier, il importe, si l'on veut permettre aux élèves d'aujourd'hui d'entrer dans ce genre de textes, de se livrer à une recherche aussi étendue que possible de ce qui est dit sans être exprimé.

2. Le problème de la sincérité de l'auteur.

L'auteur de cette fiche a eu l'occasion de rapporter sur ce site la mésaventure qui lui est jadis arrivée, comme élève-professeur, à propos de ce texte, en un temps où une mode universitaire en imposait une certaine lecture. Il ne saurait mieux faire que de retranscrire l'essentiel de l'article de la rubrique *Au Fil des jours* du 21 décembre 2010 :

« Où avais-je pris que l'on ait eu le sentiment de la nature au Grand Siècle ? Dans l'Antiquité et chez quelques auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance, passe encore ! Mais ensuite, on ne trouve rien de ce genre avant le Romantisme ! Et prêter ce sentiment à une femme frivole (sous-entendu : comme elles le sont toutes !) qui savait, certes, écrire de jolies choses, mais ne songeait quand elle prenait la plume qu'à briller au yeux de la Cour et de la Ville ! Qu'à étaler sa culture, en véritable femme savante ! Ces dryades et ces sylvains empruntés à la mythologie, cette Clorinde tirée du Tasse (mais c'est dans un cyprès que son âme est enfermée) auraient dû m'alerter ! Le seul sentiment vrai qui affleure dans cette lettre est la déception d'une mère vis-à-vis d'un fils prodigue, encore ne peut-elle s'empêcher de faire de l'esprit à ce sujet !

Je pensais à Saint-Amant, à La Fontaine et à Rousseau, mais il n'était pas de mise en ce temps-là de discuter la parole du Maître, et puis j'avais conscience de n'avoir rien fait de fameux. Aussi ai-je reçu respectueusement cette critique. Pourtant, en relisant ce texte, il me semble encore qu'il n'est pas joli, mais très beau, que Mme de Sévigné ne fait d'esprit au sujet de son fils que par pudeur, pour se faire excuser de la vivacité de son indignation, comme on sourit parfois en racontant ses griefs à un tiers, et que l'expression de son chagrin devant le ravage de ses bois exprime une vraie sensibilité à la nature, que confirment d'ailleurs ses fréquents séjours aux Rochers et d'innombrables lettres. Quant à l'appareil mythologique et littéraire, il appartient à la culture de son milieu et de son époque, et on le retrouve à peu de choses près chez les romantiques. Nos sentiments les plus authentiques et les plus profonds, quand nous voulons les exprimer, ne peuvent se passer complètement des conventions de notre temps,

si nous voulons nous faire entendre. Comme tous les grands artistes, Mme de Sévigné remet en cause certaines conventions : ses lettres n'obéissent pas du tout aux codes que l'on enseignait. En revanche, comme tout écrivain, elle ne peut s'exprimer et même sentir qu'avec les mots et l'imaginaire que l'histoire lui a légués. »